

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Splendeur et Lassitude du Capitaine Marion Déperrier
Épopée en deux Époques et une Rupture
1998

Crise de Nerfs – Parlez-moi d’amour
suivi de
Ægri somnia
2003

Mue
Un discours de Sereburā accompagné d’un rêve de Waëhipo junior
et des mythes de la communauté xavante d’Etênhiritipa
2005

Se tenir debout
Entretiens avec Mari-Mai Corbel
2005

Comme disait mon père
suivi de
Ma mère ne disait rien
2009

JEAN LAMBERT-WILD

Demain le théâtre

Songes épars dans l’attente...

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours
du Centre régional du livre de Franche-Comté et de la Région Franche-Comté

PRÉFACE

Jean Lambert-wild est une radio dérégulée qui capte les messages de la friture et n'en restitue que des passages transposés. À chaque endroit d'une pièce, peu de signes et beaucoup de strates. Les sinuosités de la fabrication s'accommodent parfaitement de la naïveté apparente de la représentation qui se déploie ingénument, donnant à lire de risibles tragédies. Un dépliant ne se feuillette pas. Le regard y glisse d'une page à l'autre, à la manière dont se déplace la fantasmagorie des rêves. Surgissant sans agitation, l'impromptu distille avec constance cette part d'étonnement qui est toujours le prélude à l'émotion artistique. Rituels doux pour images fortes. Des hippocampes virtuels viennent se lover dans le cou des acteurs d'*Orgia* de Pasolini (Le Granit, Scène nationale de Belfort, 2001). Perdue sur un lit d'hôpital tournoyant, une jeune femme – impressionnante Laure Wolf – susurre les fragments d'un discours amoureux, du fond d'une *Crise de nerfs – Parlez-d'amour* (Festival d'Avignon, 2003). Couvés par les cieux étoilés d'Avignon, Indiens du Nouveau Monde et citadins du vieux monde déroulent une cérémonie de *Mue – Première Mélopée* (Festival d'Avignon, 2005). Chaque fois la parole arrive sur le chuchotis psalmodiant d'un souffle. Chez Jean Lambert-wild,

© 2009 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-264-1

l'air est une exhalaison des âmes. Il règne en maître des éléments par sa présence indéfinie qui laisse flotter au-dessus du public les questions irrésolues.

La scène, elle, est parfaitement définie. Elle est l'espace tangible où les incertitudes sont mises en jeu. La vérité ne peut y émerger qu'en décrivant ce qui n'existe pas, ce qui va au-delà de la réalité perceptible, ce qui, finalement, passera par le filtre des subjectivités du poète et du spectateur.

La musique et les technologies fines sont au service de cette révélation. Chaque œuvre fut agencée avec le compositeur Jean-Luc Therminarias pour débusquer un monde aux paysages inconnus, celui où, précisément, se cachent nos incertitudes. Rien n'est rassurant dans les sensations qui suivent l'embarquement mais, comme spectateurs, nous finissons le vol, lavés et apaisés. Tout au long du spectacle s'est tissée une relation dialectique entre le rituel ancestral où s'ancre la représentation théâtrale et la fantaisie permise par des technologies de pointe.

Cependant, il faut bien admettre que la matière fissile de chacune de ces pièces est composée de mots. Il est étonnant de constater que l'œuvre de Lambert-wild, qui s'est fait reconnaître par la force de ses images, dévoile avec retard la charge insoupçonnée de langage qu'elle recelait. Elle est pourtant présente depuis les origines de son travail, avec une audace poétique peu commune. Et ses écrits théoriques sont indissociables de la démarche et de la forme qu'il a toujours adoptées dans son écriture théâtrale.

Évoquer, comme c'est le cas dans ce livre, la situation du théâtre en Occident, pourrait avoir l'apparence

rigueur d'une analyse cheminant de l'état des lieux aux préconisations. De nombreux pairs s'essayeraient volontiers à cet exercice s'ils ne craignaient, malgré la prudence instinctive de leur propos, de froisser quelques relations utiles. Deux précautions valant mieux qu'une, c'est généralement l'abstinence qui s'impose. Chez Jean Lambert-wild, l'analyse distanciée étant en relation constante avec l'œuvre, elle se formule à partir du ressenti. L'auteur prend donc le risque d'un propos théorique qu'il refuse délibérément d'ordonner. Il reste dans son rôle d'inventeur de formes quand il aborde les questions politiques sur un mode qui ne prétend jamais se substituer aux schémas mentaux des décideurs. À ces derniers, pourrait revenir le travail de l'éventuelle conversion de diverses prémonitions d'artistes qui osent évoquer leur propre responsabilité, en une orientation intelligente de la relation entre l'art et la société.

Demain le théâtre porte alternativement sur le rôle transcendantal de l'acteur, la solitude sciemment organisée par les industries culturelles, l'impuissance symbolique des artistes postmodernes, ou l'objet spécifique du combat théâtral. Ces questions n'appellent pas des tentatives hâtives de réponses rationnelles, condamnées à ne pas prendre la mesure des enjeux. Nous avons besoin, dans un premier temps, d'interpellations intuitives, d'émotions intellectuelles, qui ne trouvent leur justesse et leur force évocatrice que dans une expression poétique. Ici se situent le caractère précieux et la singularité de Jean Lambert-wild.

Dans chacune de ses œuvres, c'est aussi la pertinence symbolique du poème qui donne l'envergure nécessaire pour s'attaquer aux mythes de pacotille

produits par l'ordre marchand. La surabondance d'images diffusées par les grands médias a déritualisé l'ensemble de nos relations privées ou publiques. De nouveaux rituels, attachés à la consommation, les ont ensevelies. La pérennisation d'un pouvoir médiatique qui inocule ses représentations aliénantes, nourrit une forme de dépression, de déclin de l'estime de soi, chez tous ceux qui n'ont que cet abreuvoir à symboles. Il s'agit d'un principe efficace d'humiliation et de culpabilisation devant l'image de la réussite. Les dispositifs répressifs ne sont plus l'outil premier du maintien de l'ordre. Ils pourraient le redevenir s'il se confirme qu'Internet menace le pouvoir vertical des industries culturelles. Mais, pour l'instant, il y a urgence à redistribuer les signes selon d'autres logiques.

Le spectacle vivant est une de ces plates-formes privilégiées de redistribution. Il importe alors de perturber les repères en déplaçant le spectateur dans un endroit inattendu qui l'oblige à lâcher ses représentations habituelles. Cela suppose parfois de casser les règles de la profession théâtrale en faisant, par exemple, appel à des Indiens xavantes dans *Mue – Première Mélopée*, ou en confiant la révolte de Job à un slameur (Dgiz dans *Le Malheur de Job – Comédie de Caen*, 2008). Ou de poser sur la place publique des « Calentures », installations-interventions conçues comme des boucliers de haute précision, aptes à pulvériser les symboles émis par la puissance médiatique. Comme celle de cet homme, enfermé dans un sarcophage de verre, étendu sur un lit de peluches, une kalachnikov sur le ventre, qui regarde défiler 326 chaînes de télévision (*My story*

is not a loft – Festival d'Avignon, 2005). Univers régressif et violent que les passants peuvent animer au gré de leurs propres pulsions en appuyant sur un bouton qui change la chaîne et déclenche à chaque fois une décharge électrique dans le dos de l'allongé... jusqu'à ce que ce dernier découvre l'art de s'évader. Défiant la raison du plus fort, les Calentures suscitent inévitablement rires interrogatifs et commentaires.

L'important est de bien cibler l'objet des commentaires. Car le véritable défi, aujourd'hui, tient au caractère difficilement identifiable de l'adversaire. Afin de le désigner en creux, Lambert-wild a définitivement pris le parti de l'utopie, mélange de ressourcement et de dépassement. Les éléments de la boussole sont dispersés entre la philosophie antique, les mythologies du globe, les vestiges de la république, la rêverie, et les projections scientifiques. Mais l'axe magnétique reste celui de l'histoire. Divagation puis recentrage, l'œuvre se construit comme « une odyssee de choses rêvées ». Nous en déduisons qu'afin de reprendre le pas sur l'empire de la menace, la promesse n'a qu'un seul mot d'ordre : pas de repos sans combat. Et comme il n'y aura pas de retour de la dignité sans restauration de la promesse, il ne peut y avoir de dignité sans combat.

Celui-ci consiste à creuser le temps pour aller ranimer les racines des pousses qui transperceront les décombres ; à renouer les solidarités évanouies sous l'effet des mirages du bien-être individualisé ; à retrouver l'élan de volonté qui redonnera la parole à l'histoire.

Aucune issue n'est envisageable sans un retour sur les origines du politique. Les artistes perdent beaucoup en ne prenant pas à bras le corps la question du bien commun qu'ils produisent. Leur liberté est factice s'ils se refusent à penser leur relation aux tutelles comme la recherche d'une nouvelle articulation entre l'art et la chose publique. La clarification des enjeux est toujours le préalable à l'affirmation du geste créatif. Dans le cas contraire, la qualité artistique en est immédiatement affectée : déballage du quotidien, recyclage de l'esthétique télévisuelle, incapacité à lire la relation entre les époques, regard postmoderne mais convenu sur les œuvres du répertoire.

Chez Jean Lambert-wild, l'archéologie de l'âme est une discipline qui touche au réveil de l'histoire et à l'espoir de voir s'agiter les signes décantés qui feront danser la vie.

MARC LE GLATIN

Aujourd'hui nous attendons en vain, devant des écrans, l'irradiation d'espaces imaginaires que nos yeux, percés d'images, n'accrochent plus dans l'amarre d'une voûte étoilée. Rien ne nous soulagera tant que nos servitudes muettes se rassureront sur la pierre d'Hypnos des médias ; et seule la charge d'un fou en première ligne libérera nos regards. L'acteur, allant de l'avant, l'œil révulsé, la gueule tordue, cet hors humain enragé que rien ne navre, fera rendre poussière à notre temps en le mordant. Un hors humain dont les gesticulations et les cris nous dessineront une nouvelle astronomie du sens. Celui-là, décidé à ne plus exister, mais qui, avant de disparaître, lance un défi à nos idoles.

N'existant plus et sans regret d'aucune forme, pas plus guerrier que soldat, à chaque instant il meurt et soulève nos vies au-dessus de la fumée de nos rêves consommés. Assister à son combat, c'est assister à notre vie. C'est voir la terre pour la terre, le ciel pour le ciel et l'homme pour l'homme. C'est réaliser sa destinée et la réinventer à nouveau. Voilà l'impact de l'acteur qui, mort, se relève et nous salue tête baissée : transfigurer sans nostalgie notre mémoire et lui offrir un avenir.

L'acteur dit ce qui ne peut être dit. Sa voix acuminée porte la mort sur son souffle. Elle la pique de son dard pour la faire danser. À coup de fouet, la voilà qui se contorsionne en gloussant, chatouillée à l'échine par la voix de ce nocher. Et nous sommes là, écoutant le son mêlé d'un fouet et d'un ricanement qui dilacère la nudité de l'espace, et ce sont les silences incroyables de nous autres spectateurs qui, dans la blessure d'une représentation, voient l'immarcescible beauté des mondes interdits. À peine perçu, déjà refermé, le nocher reprend son cap et nous le suivons en haletant derrière son souffle.

L'acteur est un vide qui rêve d'être plein. Cette obs-
cénité le contraint à dépenser toute son énergie pour
engloutir l'utile et l'inutile. C'est une polyphonie
de chair dressée en un motif unique qu'une étrange
cérémonie distribue à tous les participants de cet autre
soi muet et démuné. Cet éclaté peut être un corps,
une marionnette, un automate, un robot ou un trou
noir. Il agit par son éclatement et par sa capacité à
redistribuer des signes qui ensemble lui sont siens et
séparément nous sont nôtres.

Ce n'est pas l'acteur qui le premier entre en scène.
Un spasme nu lui ouvre la route. Toute notre atten-
tion est alors retenue par ce prélude qui augure de
la qualité de l'accouplement. Nous guettons de tous
nos sens cette union mystérieuse. Nous l'attendons
comme l'aurore de notre premier souffle. L'acteur
va s'unir à son fantôme ! Nous le savons et nous
l'espérons ! Peu nous importe de connaître ce qui
sortira de cette union. Un paradoxe ? Un monstre ?
Un comme nous ? Peu nous chaut, car cette union et
l'imitation que nous pourrons en faire dans le cénacle
encerclé de notre enfance sont les garanties de la
descendance de nos propres fantômes. Enfin l'acteur
apparaît. Il s'accouple de lui à lui... et en jouissant
nous disparaissions.

Grave, comique et ainsi libre, il traverse toutes les ondes, se riant des flux et des reflux de ce que nous nommons « informations ». Mesurez cette farce : l'acteur est aujourd'hui l'image inaliénable de nos images aliénées. Sans visage, il traverse d'un trait nos figures, les enjoignant avec douceur de prendre la place de ce masque achéen, grimace défunte qu'une génération se doit de transmettre à la suivante.

L'acteur est le gardien chloasmasé des signes oubliés d'un monde effondré.